

JOURNAL L'AUTAN

Le souffle du Tarn à Paris

EDITO

FRANÇOIS SIRE

Président de
l'association des
Tarnais de Paris

Chers toutes et tous,

Comme promis lors de la production du précédent numéro de l'AUTAN nous avons relancé nos activités en présentiel avec 4 animations qui se sont déroulées sur cette fin d'année. Mais cela ne signifie pas, loin de là, que les outils de communication mis en place pendant les différents confinements (comme les visio-conférences) vont disparaître. De la même façon notre journal trimestriel L'AUTAN, qui fait un peu partie de l'histoire de notre association, perdure, puisque nous vous en présentons une nouvelle édition au travers du numéro 5. J'ai pris ces 2 vecteurs de communication entre vous et nous pour illustrer la suite de mon propos et démontrer qu'ils sont aussi, en quelque sorte, des révélateurs de notre époque. Notre société est sous l'emprise de ce que l'on appelle l'hybridation des événements. C'est-à-dire que pour anticiper les risques

d'annulation d'un événement physique (en présentiel selon le terme consacré) tout organisateur se doit aussi de prévoir un volet virtuel (accessible en ligne et donc sans se déplacer). Et notre association n'y a pas échappé. Pendant le confinement nous avons jonglé (et nous aurons peut-être hélas encore à le faire) entre des événements physiques et des événements virtuels. Nous sommes désormais aguerris et maîtrisons tous ces canaux de communication. Tout ce qui nous permet de communiquer vers vous est quasiment hybride (2 exemples : nos conférences sont désormais envisagées soit en visio soit en présentiel et nos marchés des producteurs même s'ils continuent à se dérouler au 27 rue Montcalm (et c'est tant mieux) se déclinent aussi en "click and collect" et même en livraison à domicile). Pourquoi écrire cela dans cet édito me direz-vous ? Parce que notre association a besoin de vision et de perspectives. C'est la raison

pour laquelle nous réfléchissons au moyen de la faire rayonner plus et mieux. Nous aimerions notamment en donner l'accès à des tarnais et des tarnaises qui vivent en province et même à l'étranger. Tous les outils de communication développés en distanciel pourraient ainsi leur être ouverts. L'idée est lancée. La réflexion est en cours et si vous souhaitez y participer vous serez bienvenus (es). Un simple courriel adressé à mon attention fera l'affaire.

Et pour revenir au sujet principal je me fais la voix du comité de rédaction qui a mis du cœur à l'ouvrage et qui espère donc que ce numéro 5 vous plaira autant que les précédents et que les sujets traités d'une part vous intéresseront et d'autre part vous permettront de découvrir ou d'apprendre des choses. Enfin nous profitons de la période pour vous souhaiter de très belles fêtes de fin d'année auprès de celles et ceux que vous aimez. Et

si par malchance vous étiez un peu isolé, appelez-nous. Nous sommes aussi là pour vous témoigner notre amitié et notre solidarité. N'hésitez pas à nous contacter pour un échange par téléphone (tel : 0763452338) ou mail (francois@tarnetparis.fr). Je rappelle au passage que nous avons démarré notre série de podcasts qui prend la forme d'interviews par téléphone (qui seront ensuite certainement regroupés sur une chaîne YouTube) menés par un jeune journaliste membre de notre association, Florent BASCOUL (Tel : 0689568014) qui vous fait parler, en s'appuyant sur 4 ou 5 questions, de votre lien avec le Tarn. N'hésitez pas à le contacter pour fixer un rendez-vous téléphonique ou pour lui témoigner votre envie d'être interviewé. Et d'ici là nous vous laissons découvrir votre journal !

A très vite et amitiés tarnaises.
François SIRE

DES TARNAIS

ALBERT BEZ

CLAIRE-LISE RAYNAUD

Une histoire de vie ordinaire ?
ou extraordinaire ? dans une
commune rurale des Monts de
Lacaune

de Jean et les Proverbes de Salomon. Lors d'une offensive (Ardennes ?), il reçut, en plein cœur, une balle tirée d'un Mauser allemand. La balle transperça sa veste, puis l'Evangile de Mathieu (en bleu), puis celle de Jean (en rouge) et s'arrêta aux Proverbes de Salomon (en bleu vif), seul fascicule resté intact. Avec humour, Albert Bez racontait que les Evangiles et Salomon lui avaient sauvé la vie !

Au retour de la Guerre en 1919, n'ayant aucune possibilité d'avenir, hormis le travail à la ferme, il décida de créer à Bagnac une laiterie associée à un élevage de porcs, comme il en avait vues dans les Ardennes et la Marne. Ainsi débuta, en 1924, "La Beurrerie de Ferrières"

Progressivement les agriculteurs locaux lui vendirent le surplus de production : le lait que les vaches ne tétaièrent plus ou celui que donnait la vache quand le veau était vendu. Petit à petit, chacun y trouvant son profit, les fermiers apportèrent leur lait à la laiterie de Bagnac : bidons, bombes, grandes bouteilles...le transport se faisant à pied, au petit matin, depuis les hameaux en suivant le ruisseau: le Ferralgues (qui contient du fer), ou par des sentiers difficiles.

Pour installer sa laiterie, Albert Bez choisit la partie la plus au nord de la maison natale, une ferme du XVIIIème siècle aux murs épais, et une pièce toujours fraîche, avec 2 fenêtres pour le courant d'air, lavée quotidiennement afin d'éviter le développement des champignons, murs et plafond



enduits au lait de chaux, sol et soubassement recouverts d'un enduit imperméable, et, une légère pente vers un caniveau.

L'eau était captée dans une source en face de la maison et coulait à l'intérieur de la laiterie dans un grand bassin. Le lait était mis dans des bidons tôle puis placés au frais dans ce bassin où circulait un courant d'eau froide.

L'écrémeuse, la grande baratte et le malaxeur, actionnés d'abord à la main tant que l'électricité ne fut pas arrivée dans ces lieux éloignés, et plus tard (1935), par un moteur de 380 V.

Après les 3 étapes, le beurre lavé et pressé était prêt pour le moulage, soit dans des moules en bois, gravés, pour des pains de 250 gr, soit dans du papier pour des plaques de 100 gr. Moule et papiers d'emballages étaient gravés et dessinés par le fils, Henri ; sur le papier on peut voir un paysage champêtre et le château de Ferrières en arrière-plan.

Les fournisseurs pesaient leur lait en entrant, payé au prix du marché, c'est-à-dire selon les saisons !

Dans les années 1950/1960, la laiterie recevait de 30 000 à 50 000 litres de lait par an. Outre le lait vendu, la laiterie faisait de 2000 à 4000 kg de beurre/an, vendus localement (épiciers, marchands ambulants, boulangers - le beurre servant à

la fabrication des croustades, collège Jean Jaurès de Castres, colonies de vacances...). En 1959, Albert Bez acheta une ferme supplémentaire et une vingtaine de vaches qui augmentèrent la production. Le petit-lait et les eaux des rinçages de bidons et machines étaient recueillis et versés dans un conduit passant par la cave et sous la route jusqu'à la porcherie. Mélangés à des pommes de terre ou des farines, ils assuraient la nourriture des porcs (jusqu'à 60 porcs) destinés aux charcutiers locaux (Lacaune, Vabre, Brassac...). Le 13 janvier 1963, alors que rien n'avait été ébruité, 9 fournisseurs annoncèrent à Albert Bez qu'ils ne lui porteraient plus de lait à partir...du lendemain ! Sans matière première, la laiterie ne pouvait plus assumer ses engagements auprès des clients et revendeurs. Albert Bez prit cela comme une véritable trahison et mourut d'un infarctus, à 71 ans 2 jours plus tard. Ainsi disparut la Beurrerie de Ferrières.

Aujourd'hui, quelques moutons paissent dans les prés de Bagnac. Ferrières n'a plus aucun commerce. Depuis 2016, la commune de Ferrières est regroupée, avec 2 autres communes : Castelnau de Brassac et le Margnès, dans une communauté de communes (la plus grande du département du Tarn après Montredon-Labessonnié) appelée Fontrieu (940 habitants, soit 9 hab/km carré). Les activités de



L'écrémeuse

Ferrières sont devenues surtout touristiques, la commune étant rattachée au Label Hautes Terres d'OC : randonnées, gastronomie régionale, charcuterie, patrimoine (tourbières), histoire (protestantisme, résistance,



La malaxeur

sauvetage des juifs)...

Le musée de Ferrières (de la Réforme sur la Laïcité) est le plus petit musée de France qui a reçu le label "Musée de France" : journées du patrimoine, nuit des musées, accueil des scolaires, ateliers sur la laïcité, expositions temporaires, conférences, concerts, cafés/patrimoine...

Article écrit grâce à Jean Biau à Bagnac, petit-fils d'Albert Bez



Albert Bez est né en 1892 dans le hameau du Soulié, commune de Ferrières. Comme tous les enfants de ces générations, il connut une enfance et adolescence dures en labeur et



La baratte

sans perspectives d'avenir dans la ferme familiale.

En 1914, il est mobilisé et va connaître l'enfer des tranchées. Au départ de son régiment pour le Front il reçoit de son aumônier protestant 3 petits fascicules religieux de la taille d'une poche: l'Evangile de Mathieu, celle

DES LIEUX ET DES PAYSAGES

REGARDS SUR PUYLAURENS

COLETTE FAURE-LIGOU

Puylaurens, commune du Tarn, offre une superbe perspective sur la plaine du Lauragais, non loin de la Montagne Noire et à soixantaine de kilomètres de Toulouse.

Sur un site occupé par diverses populations dès la Préhistoire, Puylaurens fût créée par les Wisigoths. Cité fortifiée durant le Moyen-Age, elle s'enrichit par la culture du pastel développée dans le Lauragais.

Plusieurs épisodes marquèrent son histoire, la présence cathare et le protestantisme.

Au XIII^{ème} siècle, une communauté cathare exista à Puylaurens avec notamment la lignée du seigneur Sicard de Puylaurens la plus connue. En 1211, Simon de Montfort, chef de la Croisade contre les Albigeois occupa Puylaurens. Le seigneur Sicard s'était rallié au comte de Toulouse contre l'armée royale, avait quitté le bourg et ses habitants. Simon de Montfort octroya des terres de Puylaurens à des seigneurs français.

Le château de Cap Castel fût construit en 1258 à la demande de Louis IX (Saint-Louis). Il comprenait une prison et le tribunal de l'Inquisition.

Au cours de la première moitié du XVIII^{ème} siècle, le protestantisme se répandit à Puylaurens. De 1620 à 1623, la place forte de la religion réformée participa au soulèvement protestant contre Louis XIII et le cardinal de Richelieu. De nombreuses destructions s'ensuivirent.

En 1660, l'Académie protestante de Montauban fut transférée à Puylaurens. Elle accueillit nombre d'étudiants et de lettrés comme Pierre Bayle. En 1685, l'Académie fut fermée, avec la révocation de l'Édit de Nantes.

Durant la Révolution française, une chanson en occitan du cordonnier Guillaume Lavabre : la Garisou de Marianno - la Guérison de Marianne en français - prénomma Marianne le nouveau régime républicain né en 1792. Ce prénom est très populaire à cette période. L'association de la chanson au symbole de la République a été faite en 1976.

Il faut donc aller à la rencontre de ce riche passé : aux alentours de la cité, le site protohistorique de l'oppidum de Cordouls (travaux du Centre archéologique de Puylaurens), à l'intérieur de la cité, notamment de belles ruelles médiévales avec leurs maisons aux façades anciennes, l'Église Notre Dame du Lac de Puylaurens avec ses deux clochers, la Mairie, la Halle.



DES TARNAIS À PARIS

QUELQUES SÉPULTURES TARNAISES À PARIS

GÉRARD ALAUX

Le Tarn à Paris, on le retrouve aussi dans les cimetières de la capitale et dans des monuments prestigieux qui abritent les dépouilles de quelques-uns de nos illustres compatriotes. La saison nous invite à une promenade hivernale dans ces lieux de mémoire.

Elle commence sur la Montagne Saint-Geneviève, au Panthéon, pour y honorer Jean Jaurès, né le 3 septembre 1859 à Castres. Il y repose depuis le 23 novembre 1924. Jaurès est assassiné le 31 juillet 1914, au café du Croissant, rue Montmartre, à la veille de la première guerre mondiale. Il avait 55 ans. Son corps est rapatrié dans le Tarn et enseveli à Albi au cimetière des Planques le 4 août. Le Cartel des Gauches, coalition récemment élue et qui réunit notamment le Parti Radical et la SFIO face au bloc des droites et aux communistes, tente d'afficher une orientation sociale en décidant de rapatrier les cendres du tribun socialiste au Panthéon.

Ce transfert donne lieu à une cérémonie grandiose mais qui peine à trouver un consensus républicain. Même si les mineurs de Carmaux assurent la "garde d'honneur" de la dépouille de Jaurès dans le cortège officiel, les communistes organisent un cortège séparé accusant le Cartel des Gauches de récupération. Il y a presque donc cent ans désormais que Jean Jaurès se trouve dans la crypte du Panthéon, lui qui disait de son vivant à Aristide Briant : "Il est certain que je ne serai jamais porté ici. Mais si j'avais le sentiment qu'au lieu de me donner pour sépulture un de mes petits cimetières ensoleillés et fleuris de campagne, on dût porter ici mes cendres, je vous avoue que le reste de ma vie en serait empoisonné !"



Tombe d'Éléonore de Lapérouse au cimetière du Père Lachaise

Le monument du Panthéon est sobre. Il reproduit un modèle antique de sarcophage réinterprété, avec ses quatre coins relevés, et ne porte que le nom de Jean Jaurès avec ses dates de naissance et de mort. Ce sera l'une des trois sépultures (avec celles de Jean Moulin et de Victor Schoelcher) sur lesquelles le président François Mitterrand fraîchement élu, déposera une rose. A Albi, le cimetière des Planques a conservé le tombeau tarnais de Jaurès devenu désormais son cénotaphe.



Tombeau de Jean Jaurès au Panthéon

Du Panthéon, nous portons nos pas vers les Invalides, pour évoquer le souvenir du général Joseph-Ange d'Hautpoul et faire un retour au temps de l'épopée napoléonienne. Né à Cahuzac-sur-Vère, le 13 mai 1754, il avait été formé à l'école militaire de Brienne comme Bonaparte ou Davout. Malgré sa condition, il n'émigre pas et sert dans la cavalerie des armées de la Révolution et de l'Empire. Inspecteur général de la cavalerie, il participe aux grandes batailles de cette période. Grand aigle de la Légion d'Honneur et sénateur, il rejoint l'armée contre la coalition austro-russe. Il s'illustre à la veille de la bataille d'Eylau dans cette campagne. L'histoire raconte que Napoléon l'aurait félicité alors et qu'Hautpoul aurait répondu : « Pour me montrer digne d'un tel honneur, il faut que je me fasse tuer pour Votre Majesté ». Il est fauché le lendemain par un boulet de canon le 8 février 1807 au cours de cette bataille décisive, à la frontière actuelle de la Pologne et de la Russie. Il meurt six jours plus tard, à l'âge de 53 ans, ayant refusé de se faire amputer. Il est d'abord enterré à Worienen à proximité du champ de bataille. Ce n'est qu'en 1840 que son fils Alphonse Napoléon d'Hautpoul réussit à rapatrier son corps en France. Chose exceptionnelle, le général d'Hautpoul dispose de deux sépultures à Paris. Son cœur repose dans la crypte des Invalides sur un cippe (colonne surmontée d'une urne) de marbre noir. Son corps est déposé dans le caveau familial du Père Lachaise, dans la 43ème division.

Ne quittons pas le Père Lachaise et sa 43ème division, pour retrouver à proximité la tombe du père d'Honoré de Balzac, né Bernard-François Balssa en 1746 à Montirat dans le nord de notre département. Nous avions évoqué sa vie dans un précédent numéro de l'Autan que vous retrouverez sur le site de l'association www.tarnetparis.fr. Nous y contions sa vie tumultueuse et son ascension sociale au

moment de la Révolution et de l'Empire. Il repose au Père Lachaise sous un très sobre bloc quadrangulaire qui mentionne « Balzac Bernard-François, ancien secrétaire au Conseil du Roi décédé le 19 juin 1829 à l'âge de 83 ans ». Aucune mention n'y est faite de ses activités avant la Restauration. A ses côtés, sous une stèle identique, sont enterrées sa belle-mère, Barbe Sallambier, et sa deuxième fille, Laurence de Montzaigle, toutes les deux sans leurs époux. La tombe de son fils, Honoré, surmonté de son buste sculpté par David d'Angers, se trouve, elle, dans la 48ème division sur le chemin « Casimir Delavigne ».

Plus loin, dans la 59ème division, repose Éléonore Broudou, l'épouse de notre célèbre compatriote Lapérouse. Elle n'est pas tarnaise mais est née à Nantes le 15 mai 1755. Son père Abraham est armateur. Il est nommé administrateur de l'hôpital de Port-Louis, capitale de l'île de France désormais île Maurice. C'est au cours d'une escale que le jeune navigateur rencontre Éléonore. Une passion durable naît entre Lapérouse et la jeune fille. Il acquiert même un domaine sur l'île qui sera son port d'attache entre deux expéditions de 1772 et 1777. Mais son père qui a d'autres ambitions pour lui, trouve ce parti roturier trop modeste et s'oppose au mariage de nombreuses années durant, tentant de lui faire épouser Marie-Rose de Vésian, jeune héritière de la société tarnaise. L'affaire sera même sur le point d'aboutir et les pourparlers avec la famille de Vésian parviennent jusqu'aux fiançailles. Lapérouse ne parvient pas à oublier Éléonore rentrée en France. La franchise envers de Lapérouse envers sa famille et la famille de Vésian, sa loyauté permettent d'aboutir à une conclusion heureuse : il épouse enfin le 8 juillet 1783 Éléonore Broudou en l'église Saint-Marguerite à Paris dans l'actuel 11ème arrondissement. Les nouveaux époux rendent visite à leur famille à Albi où Lapérouse achète une maison rue de l'École Mage (actuelle rue Toulouse-Lautrec). Mais dès 1785, Lapérouse entame le grand voyage dont il ne reviendra pas. Mme de Lapérouse reste un temps encore à Albi, mais bientôt elle rejoint sa famille à Nantes. Louis XVI met un appartement à sa disposition au château de Vincennes et la dote d'une petite pension. Une de ses amies, Charlotte Lecoulteux-Pourrat, la reçoit fréquemment dans son château de Voisins à Louveciennes. Elle y tient un salon brillant à la veille de la Révolution que fréquente aussi un autre tarnais, Lacombe-Saint-Michel. A la mort de Mme Lecoulteux en 1796, Mme de Lapérouse restera proche de sa famille et notamment de la soeur de Charlotte devenue comtesse Hocquart de Turtot et séjournera de façon quasi continue à Voisins. Elle s'occupera de son neveu, le fils de son frère, Frédéric Broudou, disparu également dans

le naufrage de Lapérouse et restera en contact permanent avec sa famille tarnaise notamment ses deux belles-soeurs Mmes de La Bessière et de Barthes. Elle s'éteindra au château de Voisins en 1807 à l'âge de 52 ans. Elle sera enterrée sur le domaine dans la sépulture de ses amis. Lors de la vente du château de Voisins en 1857, la sépulture de la famille Hocquart de Turtot et les amis qu'elle hébergeait sera transférée au Père Lachaise. C'est là désormais que repose Éléonore de Lapérouse.



Tombeau de Las Cases au cimetière de Passy

Transportons-nous dans l'ouest parisien, dans le petit cimetière de Passy et replongeons dans l'épopée napoléonienne. C'est ici qu'est enterré Emmanuel de Las Cases, qui a largement contribué à forger la légende de l'Empereur avec son Mémorial de Saint-Hélène. Il a fait l'objet de la rubrique Anniversaire du mois de juin dernier sur la page Facebook de notre Association.

Né près de Puylaurens le 21 juin 1766, élevé à Sorèze, aux Oratoriens de Vendôme puis à l'École militaire de Paris, il s'engage d'abord dans la Marine. Lorsque survient la Révolution, il émigre en Allemagne puis à Londres. Il rentre en France à la veille de l'Empire, puis accède au premier cercle de Napoléon dont il sera l'un des chambellans. Il ne se rallie pas aux Bourbons et suit l'Empereur à Sainte-Hélène avec son jeune fils et fait office de secrétaire particulier. C'est à cette époque qu'il recueillera les souvenirs qui constitueront l'ouvrage qui fera sa renommée et... celle de Napoléon. Exilé en Belgique pendant la Restauration, il ne rentrera en France qu'à l'avènement de Louis-Philippe. Il s'installe à Passy et s'y éteint, après le retour des cendres de l'Empereur, à l'âge de 76 ans. Sa tombe, dans la 9ème division du cimetière, avec vue sur le Palais de Chaillot et la Tour Eiffel, rassemble une grande partie de sa famille. On y trouve notamment son fils, Emmanuel, qui l'avait suivi à Sainte-Hélène, qui participera au retour des cendres, puis dirigera le Grand-Orient de France, mais aussi, son neveu, Charles, filleul de l'impératrice Joséphine, chambellan de Napoléon III, et une arrière-petite-nièce qui épousera Lucien Bonaparte-Wyse, descendant du frère turbulent de Napoléon.

Notre dernière étape nous conduit au cimetière du Montparnasse, sur la tombe du doyen Georges Vedel.



Sépulture de la famille d'Hautpoul au cimetière du Père Lachaise

Ceux qui ont fait des études de droit connaissent son célèbre Manuel de droit constitutionnel publié en 1949. Il était né à Auch le 5 juillet 1901 mais son ascendance était tarnaise. Son père Henri, militaire de carrière, né à Anglès, avait été, à partir de 1938 directeur des hôpitaux de Mazamet. Agrégé de droit en 1936, il se consacre à l'enseignement du droit public plus particulièrement du droit constitutionnel et des sciences politiques. Parallèlement, il exerce de nombreuses fonctions publiques. Il participe après guerre aux négociations qui mèneront à la création du Marché Commun. Il est membre du Conseil économique et social puis est nommé par Le président Giscard d'Estaing au Conseil Constitutionnel de 1980 à 1989 et y jouera un rôle capital. En 1992, il présidera la commission chargée de faire des propositions de réforme constitutionnelle par le Président Mitterrand. Il est élu à l'Académie Française en 1998. Il meurt le 21 février 2002 est repose désormais au cimetière du Montparnasse dans la 2ème division sous une sobre dalle de granit.

Terminons par une femme courageuse, dont la famille, originaire également de Mazamet, s'était établie à Londres à la suite de la révocation de l'Édit de Nantes. Il s'agit d'Anne-Rose Cabibel qui avait épousé à Paris en 1731, Jean Calas né à Lacabarède et marchand drapier à Toulouse. Elle lutta sa vie durant pour la réhabilitation de son mari condamné à être roué et brûlé en 1762 dans un climat d'intolérance religieuse à la suite de « l'affaire Calas ». Appuyée par Voltaire, elle obtiendra enfin, en 1764, la cassation du jugement du Parlement de Toulouse. Reçue par Louis XV, la famille est réhabilitée et rétablie dans ses droits, avec une pension de 36000 livres. Mme Calas finira sa vie au n°9 de la rue Poissonnière à Paris. Elle y meurt le 29 avril 1792 et sera inhumée dans le cimetière des protestants étrangers de la rue de la Grange-aux-Belles, cimetière aujourd'hui disparu.

DES BRIBES DE NOTRE HISTOIRE

L'AFFAIRE SIRVEN

CAMILLE RABAUD

PASTEUR, HISTORIEN, CHERCHEUR, AUTEUR DE :
« HISTOIRE DU PROTESTANTISME DANS L'ALBIGEOIS ET LE
LAURAGAIS » - 2 VOLUMES : 1873-1898

Dans un petit village, Saint-Alby, dans la vallée du Thoré, aux environs de Mazamet, s'est déroulé ce que l'on appelle une « affaire » au sens judiciaire, un drame, l'affaire Sirven. Injustice célèbre combattue pendant 9 ans par Voltaire.

Cette affaire se situe au XVIII^e siècle, la famille Sirven comprend, le père, Jean-Paul Sirven, âgé de 51 ans, qui exerce la profession d'arpenteur-géomètre et de feudiste (registres féodaux, héritages), son épouse Toinette Leger, et 3 filles : Anne, Elisabeth et Jeanne, originaires de Castres (Tarn), ce géomètre est appelé par le sieur d'Esperandieu d'Aiguefonde, et s'installe à St Alby. Mais une fille ; Elisabeth est déséquilibrée : elle présente des actes incoordonnés, que l'on appelait alors imbécillité et folle. Un jour le 6 mars 1760, Elisabeth disparaît, et après d'anxieuses recherches, la famille apprend de l'évêque de Castres qu'elle a demandé à entrer au « Couvent des Dames noires ».

On apprit bien plus tard que les « Dames noires » l'avaient enlevée pour la détourner d'une famille protestante – elles avaient même envoyé une lettre anonyme à l'intendant de la Province, à Montpellier, lettre de dénonciation contre Sirven, l'accusant de maltraiter sa fille, de l'enfermer dans des sacs pour qu'elle ne puisse pas aller à l'Église. Dans ce couvent, Elisabeth est enfermée et ses crises ne font que s'accroître, au bout de 7 mois, le 9 octobre 1760, elle est renvoyée et reprise par ses parents. L'entourage familial lui redonna un meilleur comportement mais sans guérison. Le 16 décembre 1761, on vient avertir Sirven qui était à Aiguefonde, que sa fille a disparu dans la nuit. Les recherches s'organisent tout peut arriver, et le 4 janvier 1762, on retrouve le corps noyé au fond du puits de Saint-Alby. Tout le village entoura de sa sympathie la famille Sirven.

Pour mieux comprendre la suite, il est important de rappeler que le Midi connaît une recrudescence du fanatisme, l'arrestation à Toulouse du Pasteur Rochette et des frères Grenier, l'emprisonnement de Calas, tous torturés jusqu'à la mort. Dans cette atmosphère, venant de Toulouse et de Castres, on

entend des soupçons. Bien que les Sirven soient très estimés, d'une parfaite honorabilité, et plein de tendresse avec leurs enfants, (45 témoins le diront), on accuse Sirven d'avoir jeté sa fille dans le puits.

Il n'y pas de corps de délit, on en crée trois : 1-En modifiant le rapport des médecins, 2-Sur la disparition du cadavre, 3-Sur la démarche de l'avocat Jalabert et autres mensonges. Le Juge Landes et le procureur Trinquier décrètent l'arrestation de Sirven et de sa famille, le 19 Janvier 1762.

Sa femme apprend cette accusation d'assassinat et peut prévenir son époux. Sirven ne comprend pas et veut de lui-même se livrer à la justice, mais des amis lui conseillent de fuir et c'est le départ pour la Montagne du Tarn, Roquecourbe, Arifat, Montredon. Fuite, séparation, Mme Sirven a 63 ans, sa fille ainée est enceinte de trois mois. Le chemin devrait les conduire de nuit par tous les temps, en Suisse.

La justice est en marche. Faute de prendre les Sirven, on saisit la maison, le mobilier et les objets sont pillés. La fille Elisabeth martyre, son père meurtrier, l'affaire est bien engagée.

Rien ne l'arrêtera, les chefs d'accusation sont sans fondement, les monitoires sont sans preuve, les rapports des médecins qui avaient d'abord conclu à un accident, sont modifiés, ils seront par la suite contredits par des célébrités médicales. Le procureur fiscal déclare tous les Sirven parricides et requiert : « pour réparation, que leurs biens soient confisqués et acquis, le père rompu vif sur la roue sur la place publique, brûlé vif, réduit en cendres et icelles jetées au vent ; que la mère soit pendue et étranglée jusqu'à ce que mort s'ensuive, sur une potence plantée près de l'échafaud, que les filles soient présentes à cette double exécution et condamnées au bannissement à perpétuité de la juridiction de Mazamet ». Le jugement rendu le 29 mars 1764 demande, faute de mettre la main sur les Sirven, de brûler les effigies du père et de la mère sur la place du Plo (devant l'Église) à Mazamet, le 11 Septembre 1764 à 10 heures du matin, ceci en exécution d'une ordonnance du 5 mai du parlement de Toulouse.

L'histoire pourrait s'arrêter là. Les Sirven vivent et travaillent en Suisse. Un Pasteur genevois M. Moutou, fils de réfugié

suggère à Paul Sirven de rencontrer Voltaire, à Ferney (c'est près de la Suisse) et obtient un rendez-vous. Voltaire après les avoir interrogés, leur fait prêter serment de vérité. Il est bouleversé. Son humanisme, sa haine passionnée du fanatisme, vont donner à cette injustice un retentissement européen. Madame SIRVEN, usée par les chagrins et ses fatigues décède, « la douleur a abrégé ses jours, le père est au désespoir », écrit Voltaire.

Mais de toute l'Europe des dons arrivent, des princes et de nombreux soutiens, mais Voltaire est prudent, l'affaire Calas n'est pas terminée. Elle le sera bientôt et ce succès va permettre d'activer celle de Sirven. Beaucoup de lettres sont échangées, un cercle d'amis parisiens est constitué, Me Elie de Beaumont avocat des Calas, accepte la nouvelle affaire. Nous entrons dans les lenteurs de la procédure pour faire casser le Jugement du Parlement de Toulouse, le document est introuvable pour la défense, le courrier est Voltaire est intercepté, le Cardinal de BERNIS ne tient pas à intervenir, le temps passe...

Voltaire lance le 9 novembre 1766 un article, « L'avis au public sur les parricides imputés aux Calas et aux Sirven ». Ce n'est pas un succès, au contraire. Un nommé Freron fait circuler sur Paris un faux témoignage sur l'affaire Calas pour tout enrayer. Enfin, l'affaire est appelée le 23 Janvier 1768 : cinq ans pour y arriver : hélas le recours est refusé. Le Conseil du Roi n'a pas désiré se mettre en opposition avec le Parlement de Toulouse ; Cet échec qui aurait découragé, déçu, tout le monde a eu chez Voltaire, l'effet inverse « Je ne lâcherai prise que quand je serai mort » disait-il.

Sur les conseils de l'avocat Sudre, Paul Sirven quitte la Suisse pour Mazamet. À Montpellier, il se fait remettre le rapport médical et le 31 Août 1769, il arrive à Mazamet et se constitue prisonnier. Mis au secret, il demande à être interrogé. Dans cette confrontation avec quelques témoins, Sirven fait preuve de dignité, de persuasion bien que le juge, en violation du droit, ne lui ait pas permis d'interroger tous les témoins. Les conclusions du procureur sont confuses, bannissement et amende sont prononcés, mais le juge de Labruiguère (remplaçant le Haut-Justicier de Mazamet) déclare « la mise hors d'instance », donc Sirven sort de prison et le Juge lui réintègre les biens confisqués. Cette « mise hors d'instance » ne le proclame pas innocent, elle lui impose une amende et des frais, Sirven fait appel devant la Cour de Toulouse. D'accusé il devient accusateur. Il demande sa réhabilitation et une indemnité pécuniaire de 20 000 livres à payer par la ville de Mazamet.

Il oublie d'écrire à VOLTAIRE qui, malade, a attendu une lettre pendant 6 mois. Un tailleur de CASTRES, Pierre BIC, neveu d'Antoinette Léger épouse de Sirven, avait entrepris le 7 Octobre 1768 d'obtenir la réhabilitation de sa tante et bien entendu la mainlevée sur les biens et une indemnité de réparation.



Enfin, le 25 Novembre 1771, la Chambre Criminelle du Parlement de Toulouse réforme la sentence du 29 Mars 1764, restitue tous les biens et l'usufruit, condamne les Consuls de Mazamet aux dépens mais rejette les indemnités demandées.

La réhabilitation était aussi complète que possible. Voltaire alors âgé de 78 ans s'écria « il n'a fallu que deux heures pour condamner à mort cette vertueuse famille et il nous a fallu neuf ans pour lui faire rendre justice ».

L'histoire bouleversante s'arrête chez Voltaire à Ferney le 15 juin « Toute la famille Sirven se rassembla chez moi hier, en versant des larmes de joies ».

ASSOCIATION DES
TARNAIS DE PARIS

Notre association a pour vocation de contribuer au rayonnement du département du TARN et de constituer un pont entre le TARN et Paris, d'établir et d'entretenir entre tous ses adhérents des relations amicales et de faciliter entre eux les échanges de services. L'association a aussi pour objectif d'assister les tarnais habitant la région parisienne en leur accordant son aide dans toutes les circonstances où celle-ci peut leur être utile, d'accueillir les jeunes arrivant dans la capitale, de constituer un public pour les créateurs, poètes, écrivains et artistes tarnais d'informer le grand public des richesses touristiques du TARN, de soutenir et développer l'économie du TARN, d'honorer chaque membre à son décès.

SIÈGE SOCIAL

TARN ET PARIS
38 rue Ernest Cognacq
92300 Levallois-Perret
07 63 45 23 38
francois@tarnetparis.fr

COTISATIONS

Personne seule : 20€
Couple ou famille : 30€
Syndicats d'initiative
et jeunes de moins
de 25 ans : 10€
Bienfaiteur : 35€

PLUS D'INFOS

www.tarnetparis.fr
Facebook : Association
des Tarnais de Paris

Président d'honneur

Pierre Galy
Président de l'association
François Sire
Secrétaire général
Sylvie Verniole Davet
Trésorière générale
Anne-Marie Bousquet
Rédaction
Gérard Alaux
Christian Cavaillé
Colette Faure-Ligou
Jean Frezouls
Claire-Lise Raynaud
Etienne Raynaud
Création graphique
Madison Communication

Association loi 1901
Cotisation
1^{er} janvier au 31 décembre

DATES À RETENIR :

Janvier ou février :
AG ordinaire de notre asso

Week-end des 25 et 26 février :
Match de Rugby Stade Français
Castres

Du jeudi 17 au dimanche 20
mars :
PRINTARN 2022, suivi d'un after
le vendredi 18 mars à partir de
19h00

Et beaucoup d'autres dates à
vous présenter lors de notre AG